

À Liège, chez les Gérard, on est taxidermiste de père en fils et ça fait cinq générations que ça dure. Rencontre avec Jean-Pierre, le plus « artiste » de la lignée.



Jean-Pierre Gérard a modernisé sa profession de taxidermiste, en répondant aux projets d'artistes contemporains.

# « Chaque taxidermiste a sa patte »

• Anne-Françoise BERTRAND

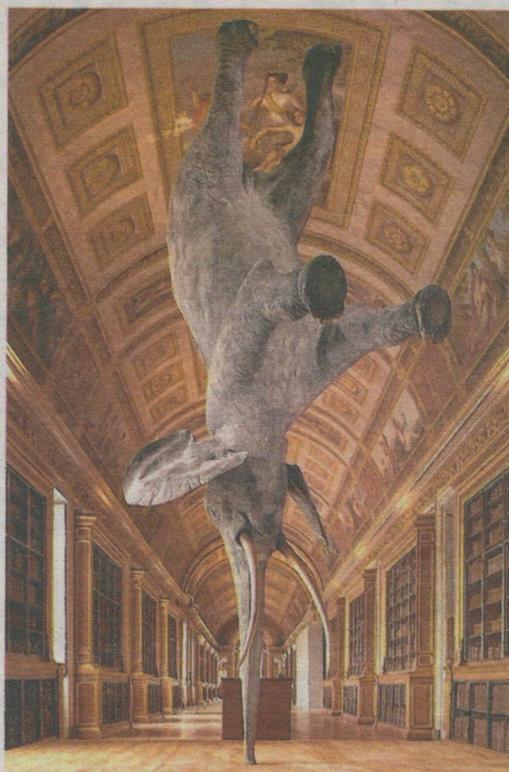
Jean-Pierre Gérard est taxidermiste. La 5<sup>e</sup> génération d'une famille de passionnés, à l'œuvre depuis 1870. D'ailleurs, son papa Jacques traîne encore dans les ateliers liégeois de la famille, à plus de 80 ans passés. Au milieu de centaines d'animaux naturalisés et de peaux et de crânes en attente d'être utilisés. Des cerfs, des renards, des sangliers. Mais aussi des fauves, des ours blancs, des lions, une girafe ou même un crocodile sur lequel Jean-Pierre Gérard se casse d'ailleurs la tête depuis un petit temps. C'est que son client voudrait qu'il soit accroché en l'air, de biais, à l'intersection du mur et le plafond.

Et des demandes « farfelues », Jean-Pierre Gérard en a de plus en plus, la taxidermie étant même élevée au rang d'art par certains. Comme Wim Delvoye, l'artiste belge bien connu pour son Cloaca, qui a fait naturaliser (par l'équipe de Jean-Pierre Gérard, donc) des cochons préalablement tatoués, entre autres du monogramme Vuitton, ou une biche et un cerf s'échangeant un french kiss dans la position du missionnaire.

Il y a aussi Jean-Jacques Annaud, qui a fait appel au taxidermiste liégeois pour son film « L'ours ». Ou encore comme Daniel Firman, l'artiste français qui a installé, grâce à une structure de soutien savamment dissimulée, un éléphant sur sa trompe, dans une salle du château de Fontainebleau.

« J'aime les défis comme ça, explique Jean-Pierre Gérard. Il faut se creuser pour y arriver, pour bien rendre le message et les émotions que l'artiste veut

**Un ours articulé pour les pubs Valvert ou une truie pour l'artiste belge Johan Muyle : les demandes sont parfois saugrenues...**



faire passer.»

Plus classiquement, Jean-Pierre Gérard travaille aussi avec une trentaine de musées péens et coréens. « J'achète des animaux morts des zoos et des cirques et je propose aux musées de les naturaliser. Je travaille avec un émir du Qatar, qui est entre-temps devenu un collectionneur et qui a pour ambition de se constituer un musée personnel avec tous ses trophées de chasse et d'animaux. En attendant, de nombreuses pièces sont tentes ici... »

Et sur les milliers d'animaux naturalisés de ses ateliers, « il n'y en a pas dix dont je suis vraiment content, explique encore Jean-Pierre Gérard, perfectionniste. Quand on les revoit quelques années après, on voit les défauts, ce qu'on aurait pu améliorer : si on a réussi dix lions, ça ne veut pas dire qu'on réussira le 11<sup>e</sup>. On a chacun sa patte et c'est une perpétuelle remise en question. » ■

« Würsa » est l'œuvre imaginée par l'artiste Daniel Firman et réalisée par le taxidermiste Jean-Philippe Gérard. Elle est visible au château de Fontainebleau.

## Couché, assis, debout ?

Fourrer une peau de bête de fibre de bois, c'est fini, les techniques de taxidermie se sont nettement améliorées. Une fois séparée du squelette, la peau de l'animal est dédoublée au niveau des lèvres, des oreilles et des paupières et est stockée humide. Elle est ensuite tannée et affinée tandis que le crâne (qui servira à

la reconstruction de la tête) est cuit pour être nettoyé. Une fois prête, la peau est tendue sur une forme en mousse de polyuréthane, commandée sur mesure en fonction de la taille de l'animal et de la position désirée. Les dernières adaptations se font au fur et à mesure du placement de la peau, qui est ensuite collée

avec un mélange spécial. On termine sa rétractation au séchage, qui se fait à l'air libre. Les veines ou le relief musculaire, par exemple, sont sculptés à eux sculptés avec de la pâte à modeler et le maquillage final est réalisé à l'aérographe. Des étapes qui prennent plusieurs jours à plusieurs mois. ■